

WANG Anyi

L'HISTOIRE
DE MON ONCLE

Roman traduit du chinois
par Yvonne André



Éditions Picquier

Enfin, je vais me résoudre à raconter une histoire, celle d'un homme de la génération de mon père. Faite de bric et de broc, avec de nombreux blancs qui exigent imagination et déduction, sinon elle manquerait de cohérence. Je possède peu d'éléments et il m'est bien difficile de démêler le vrai du faux. Une part vient de ouï-dire et de ce que mon oncle m'a raconté, un ensemble susceptible d'inexactitudes et d'inventions ; une autre part de ce que j'ai vu de mes propres yeux, souvenirs rares et lointains. Et puis, les limites liées à la différence d'âge font que je manque d'expérience pour saisir et utiliser au mieux ces éléments. Cette histoire est donc pleine de subjectivité, ce qui va à l'encontre de ce que je réussis le mieux, une écriture réaliste et objective ; d'autre part, de nombreux points de cette histoire restent sujets à discussion, ce qui s'oppose à ma tendance habituelle à privilégier les détails. J'ai choisi de raconter une histoire pour laquelle je ne suis pas compétente, au risque d'échouer, tant est vif mon désir de la rapporter, et aussi parce que je ne vois pas quoi écrire d'autre. Disons que tant que je n'aurai pas mis un point final à cette histoire, je serai incapable d'en raconter une autre. D'ailleurs, je suis étonnée de penser que tous mes écrits

antérieurs auraient eu une autre allure si j'avais commencé par écrire ce qui va suivre.

Un jour, une formule originale, prononcée récemment par mon oncle, a commencé à se répandre dans notre cercle d'écrivains, nous qui vivons pour raconter des histoires. Parmi nous, travailleurs dont la langue est l'outil de travail, la portée de cette formule fut immense, tel le capital dans la production marchande, générateur de plus-value, qui permet de réinvestir pour élargir le marché. Diffuser et reprendre à notre compte les maximes d'autrui sont en effet une composante essentielle de notre travail. Voici ce que mon oncle a dit :

« Au début, je me croyais chanceux, mais à présent, je découvre qu'il n'en est rien. »

Ce jour-là justement, en raison de mon histoire personnelle, il m'est venu une idée analogue :

« J'ai toujours cru que j'étais une enfant heureuse, mais je sais à présent que ce n'est pas vrai. »

Sa phrase et ma pensée ont fusionné, il y avait en moi une douleur exquise, mais je veux préserver mon histoire intime, je refuse de la divulguer aux foules, car elle a trait à l'amour. Aussi ai-je décidé de raconter son histoire en y insérant mes propres idées. C'est une attitude égoïste, presque du vol, mais j'ai un si vif désir de conter cette histoire ! Notre mode d'action à nous autres, écrivains, c'est de transformer la réalité en fiction, puis en s'installant dans cette fiction, de la métamorphoser en une autre réalité. A présent, mon histoire peut commencer.

Il n'a aucun lien du sang avec moi, je ne peux même pas dire que c'est un ami. Je l'appelle « oncle » parce qu'il est de la génération de mon père. Des hommes comme

lui ont l'âge d'être nos pères, et les plus jeunes de sa génération, celui d'être nos grands frères. Pour la commodité du récit, je l'appellerai donc « mon oncle ». Quand la malchance s'est abattue sur ceux de sa génération, je n'avais que trois ans. A mon entrée à l'école primaire, près de la moitié d'entre eux s'étaient déjà vu retirer l'étiquette infamante de droitiste ; mais ils traînaient encore cette ombre derrière eux. Quand celle-ci se fut dissipée, que le soleil écarta les nuages, et qu'ils furent considérés comme des héros, j'étais une jeune adulte. Tel est le fossé du temps qui nous sépare. Pour certains, les causes véritables de leurs ennuis s'étalent au grand jour ; pour d'autres, c'est encore aujourd'hui un douloureux secret. Pour certains, il s'agissait d'une injustice flagrante, pour d'autres, d'une absurdité, et d'autres encore ne l'avaient pas volé. Pour mon oncle, tout a commencé par un article qu'il avait publié dans le journal de son école. Pour rendre compte de l'évolution des paysans devenus membres des coopératives après avoir possédé un lopin privé, il y décrivait un ânon égoïste et inapte à la vie en société métamorphosé en animal généreux dévoué à la collectivité. Il avait employé le procédé du récit à la première personne pour incarner l'âne, car il venait de lire *Les Fables d'Esopé*. Son article fut critiqué parce qu'il calomniait les paysans en les traitant d'ânes sans conscience et que, par la bouche de l'âne, il attaquait le mouvement de création des coopératives. J'ai eu l'occasion d'entendre ou de lire son article à trois reprises. Mon oncle était déjà alors un écrivain célèbre. La première fois, il prit la parole en commission lors du congrès national des écrivains pour dénoncer, à partir de sa propre expérience, le mal que pouvait faire la ligne d'ultra-gauche. En réalité, son article dressait un éloge chaleureux et sincère du mouvement de création des coopératives, mais ses bonnes intentions furent

interprétées comme de la malveillance, et il dit qu'il était prêt à se plier à l'épreuve de la planche à clous pour prouver sa bonne foi. A ses yeux, les nombreuses années de *laogai*¹ qui s'ensuivirent furent remplies d'une volonté de rédemption et du désir ardent d'être un homme nouveau, une sorte de purgatoire. Son douloureux passé a exercé sur les jeunes comme nous une grande fascination, de même que le récit de notre expérience de jeunes instruits envoyés à la campagne suscite l'intérêt des jeunes de la génération suivante. Nourris par l'expérience de nos aînés, nous avons acquis avec le temps des armes critiques pour nous livrer à une grande révolte, comme dans le conte chinois du chat et du tigre². Mon oncle évoquait avec force sérieux cet article fatal qui décida de sa vie, en l'accompagnant de nombreuses explications, de peur que nous ne le comprenions pas et que nous en fassions peu de cas. Cet écrit avait quelque chose de profondément naïf et candide qui nous fit bien sourire. La deuxième fois que j'en ai entendu parler, c'était lors d'une rencontre d'écrivains organisée sous l'égide d'une revue. A la tombée du jour, alors que nous nous promenions sur la plage au soleil couchant, mon oncle nous parla avec autodérision de ce récit qui l'avait presque condamné à mort. Il ironisa sur l'absurdité des mouvements politiques de cette époque-là. Combien de destinées de jeunes naïfs avaient été broyées par ces folies, lorsqu'un comportement irréfléchi pouvait décider de votre vie ou de votre mort. Telles étaient les voies du destin ! Il résuma le contenu de l'article

1. Camp de rééducation pour les opposants politiques et certains criminels de droit commun. (*Toutes les notes sont de la traductrice.*)

2. Le tigre, qui ne savait pas chasser, prit des leçons auprès du chat, et lorsqu'il voulut s'attaquer au chat, ce dernier grimpa à un arbre en haut duquel le tigre ne put le suivre, car le chat, par prudence, ne lui avait pas appris à grimper.

en quelques phrases. A la fois sobre et riche de sens, son récit témoignait des qualités littéraires du jeune homme. Son texte reparut pour la troisième fois quand mon oncle publia dans une revue une présentation de ses œuvres. Cette fois-là, c'était une véritable *Fable d'Esope*, pleine d'une ironie prémonitoire à l'égard des événements de l'époque ; elle parut en tant que première œuvre dans la liste de ses publications. Ainsi, dès le début, sa carrière littéraire fut-elle marquée du sceau d'une catastrophe imminente. Par la suite, j'ai encore entendu quelqu'un parler de cette œuvre. Celui qui l'évoqua, à l'époque de la politique d'ouverture et de réforme, était un vieux renard. Il proclamait à tous les vents que lui, droitiste passé à travers les mailles du filet, devait à la chance et au hasard de ne pas avoir été inquiété. Il se déclarait droitiste authentique, alors que mon oncle était un droitiste de pacotille : son dossier était rempli de larmes amères, de servilité et de regrets tardifs. Au passage, l'homme en profita pour glisser que cet article était épouvantable, pas même du niveau d'un écolier de huit ans. D'après lui, mon oncle avait été étiqueté droitiste tout simplement parce qu'il fallait remplir les quotas. Un vrai faux droitiste ! Et il prit un air affligé. Cela se passait à l'époque où mon oncle connaissait la plus grande notoriété, quand il était presque devenu notre maître à penser. Deux courants se dessinaient à son égard : un camp le vénérait, l'autre le discréditait. J'ai immédiatement écarté les allégations de cet homme de mon champ de réflexion. Pour disposer des matériaux nécessaires à mon histoire, je ne pouvais faire autrement que de choisir l'une des trois versions données par mon oncle ; ou bien associer les trois versions, en vertu du principe auquel nous autres écrivains sommes habitués pour créer un personnage type. Je ferai du jeune homme naïf et authentique du

premier récit le prototype de mon héros ; je ferai de la vision du monde vaste et fataliste du deuxième récit la pensée de mon oncle ; enfin, je prendrai l'article brillant du troisième récit pour poser l'élément déclencheur de l'intrigue. Grâce à tout cela, je poserai les fondations du destin exceptionnel de l'homme de lettres qu'est mon oncle. A présent, j'étais en mesure de déterminer les grandes lignes de l'homme qu'il était.

Et c'est ainsi qu'il devint un jeune droitiste. Il était alors si jeune qu'il n'avait pas eu le temps de se fiancer, si bien qu'à la différence des autres histoires de droitistes, personne ne lui tenait la main pour jouer la pénible scène de la séparation, puisqu'il n'avait pas de petite amie. Il partit pour le Qinghai avec sa couette ordinaire roulée sur son dos. Le trajet jusqu'au Qinghai, nous en avons une idée à partir de nombreux récits de droitistes : neige à l'infini, camion progressant dans la nuit, frôlant falaises et côtoyant les précipices, comme un insecte blanc rampant au fond de mille ravins. A côté de lui, un vieil homme qui semblait professeur lui demanda son âge avec bienveillance et lui apprit qu'il avait le même âge que son troisième fils. Tandis que leurs compagnons dormaient à poings fermés, le vieillard lui dit un conte russe sur un aigle capable d'atteindre l'âge de trente ans en buvant du sang frais et un corbeau qui pouvait vivre trois cents ans en se nourrissant de cadavres. Quand l'aigle eut goûté à la chair d'une dépouille, il s'élança dans les airs en déclarant : « Je préfère vivre trente ans en buvant du sang frais plutôt que trois cents ans en mangeant des cadavres. » L'histoire contée par le vieil homme tandis que le camion progressait par cette nuit de neige produisit un curieux effet sur le jeune homme. Il ne saisit pas bien la signification du conte, mais il fut touché par la douloureuse exaltation qui s'en dégageait. Par la suite, les deux hommes

furent affectés à deux brigades différentes de la ferme de rééducation et ils n'eurent pas l'occasion de se revoir, mais le jeune homme conserva de cette nuit-là, tel un rêve, le récit du vieillard. Ce conte ne devait plus quitter sa mémoire. Il pensa que l'histoire enjoignait aux hommes de donner un sens à leur existence, de mener une vie droite, une vie non corrompue. Il élargit sa réflexion à la faute qu'il avait commise et comprit qu'il avait bien failli s'égarer dans la mauvaise voie. Il battit sa coulpe et fit des efforts pour se réformer, bien décidé à devenir un homme nouveau. Mais par la suite, les temps ayant changé, il fut pris de doutes : qu'est-ce qu'une vie corrompue ? Et qu'est-ce qu'une vie droite ? Il se dit que la moitié de vie passée à expier sa faute ne pouvait pas être considérée comme une vie droite. Pendant toute cette période, il s'était efforcé de prouver aux autres sa sincérité ; il y avait usé toute sa jeunesse, mais quel sens cela avait-il ? Plus tard encore, il se dit que cette moitié de son existence sortait de l'ordinaire, il en avait acquis une précieuse et enrichissante expérience. C'était sans nul doute une richesse pour son avenir de grand écrivain, aussi son cœur se gonfla-t-il d'un orgueil d'aigle.

Cependant, quand je l'ai connu, j'ai appris que lorsqu'il avait été déclaré droitiste, on ne l'avait pas envoyé au Qinghai, mais dans son canton d'origine, dans l'école d'un petit bourg au nord de la province du Jiangsu. Les premières années, il avait servi d'homme à tout faire, il était concierge, sonnait la cloche, balayait la cour, vidait les latrines, cultivait quelques *mu* de potager derrière l'école et nourrissait le cochon. Par la suite, quand on lui avait retiré son étiquette infamante, il avait commencé à enseigner. Quand il deviendra un personnage romanesque, ces histoires à propos du Qinghai se mettront à germer et à se répandre. Et ce merveilleux conte russe

vient sans doute de ce que les gens de sa génération avaient grandi sous l'influence de la littérature de la Russie soviétique. « Les trois attelages » étaient restés pour eux comme une toile de fond esthétique. Pour décrire une soirée de mon oncle, il fallait forcément une tempête de neige et une route postale, et si on devait dire un conte, ce ne pouvait être que celui de l'aigle et du corbeau.

Le bourg où il avait vécu – situé administrativement à cheval sur deux provinces – se trouve dans la région où, pendant la Révolution culturelle, j'ai été envoyée travailler à la campagne. Nos champs de blé jouxtaient les leurs, et quand leurs gamins envahissaient notre lac pour couper de l'herbe à cochons, nous nous moquions de leur accent. Ainsi, ils prononçaient *xiezi*, les souliers, comme *haizi*, les enfants. Quand une fille perdait son soulier, elle s'écriait : « *Wode haizi! Wode haizi!* » « Mon enfant! Mon enfant! », et l'anecdote faisait le tour du village dans la soirée. Nous nous sommes même bagarrés avec eux pour une parcelle de terre. J'ai su bien plus tard que le bourg où avait séjourné mon oncle se trouvait près de notre village, ce qui donne de solides bases à mes conjectures pour le présent récit.

Je pense que peu après l'arrivée de mon oncle dans le bourg, une terrible famine a déferlé sur toute la Chine. Dans notre village, les récits de cette famine se sont transmis pendant des années, et ils resteront dans les mémoires. Certains villageois sont morts de faim, d'autres sont morts de s'être goinfrés. Ces derniers, après une longue période de jeûne forcé, se procuraient soudain de la nourriture et mouraient subitement d'avoir trop mangé. C'était de la nourriture volée, des semences conservées dans les greniers pour l'année suivante, ou des produits de la terre à moitié mûrs. S'ils étaient pris par les gardiens des greniers ou les surveillants des cultures, ils étaient rossés et promenés dans les villages pour

l'exemple. Mourir gavé était bien pire que de mourir de faim. Les yeux exorbités, pris de convulsions, ils criaient : « A boire ! A boire ! » Mais il ne fallait surtout pas le faire. Au début, les paysans l'ignoraient, croyant qu'ils les sauveraient en leur donnant ce qu'ils réclamaient, sans se douter que boire les tuerait. Par la suite, on cessa de leur donner de l'eau, mais ils mouraient quand même. A l'époque, j'étais une enfant de la ville, j'avais six ans. Je me souviens que d'effrayants récits de vols à l'arraché circulaient en ville. Aussi ne mangions-nous rien dans la rue, nous attendions d'être rentrés chez nous. Le chemin du retour, peuplé de menaces, n'en finissait pas. Nous nous hâtions en serrant bien fort les grandes mains de papa et maman. J'étais alors une enfant heureuse et sans souci, je n'allais pas encore à l'école. J'admirais les jeunes pionniers que je prenais pour modèles. Ma vie reposait sur les épaules de papa et maman, et c'est bien plus tard que mon bonheur a été entamé. Quand nous sommes partis nous fixer à la campagne, nous allions un peu partout demander aux paysans de nous raconter les souffrances d'autrefois loin de leur bonheur présent. Certains ne disaient rien, mais ceux qui parlaient évoquaient la grande famine de 1960. Cette famine, qui marquait une rupture dans l'histoire du village, avait laissé une foule de tombes comme autant de stèles du souvenir. A chaque fête de la Pure Clarté, la fête des Morts, ils ajoutaient un bol de terre nouvelle au sommet de chaque monticule, un peu comme ces gâteaux roses en forme de lingots fourrés à la pâte de haricots que l'on trouve en ville. Cependant, mon oncle, en tant que citadin, recevait une ration de céréales à peu près chaque mois. Tout le monde était condamné à avoir faim, mais dans le bourg, la famine n'a tué personne. Les seules victimes furent des réfugiés de passage qui fuyaient la disette. Pendant longtemps,

on n'y vit plus ni chat ni chien, on les avait tous mangés. Dans la ville et aux alentours, l'écorce des arbres avait été arrachée par les enfants après l'école, et les légumes sauvages déterrés jusqu'au dernier. Par la suite, d'après mon oncle, les temps n'avaient pas été si durs, les gens de cette époque n'avaient que la politique à la bouche, ils respectaient les autres, et en présence d'un droitiste, ils manifestaient juste une certaine froideur, mais sans faire d'histoires. Quant à la faim, soutenu par ses convictions politiques et la volonté de se racheter, ce tourment lui était presque une consolation. Tel un masochiste ou un ascète, il estimait que chaque attaque de la faim le purifiait un peu plus. Par chance, il fut parmi les premiers réhabilités. Le premier jour où il se retrouva sur l'estrade devant les élèves, ils se levèrent tous au signal du chef de classe. Il pensa qu'ils le reconfortaient et lui pardonnaient. J'ai lu cela dans un de ses romans et je l'emprunte à présent pour enrichir mon histoire.

A l'époque, je devais être à l'école primaire, et quand le maître entrait dans la classe, nous nous levions tous dans le vacarme des tables et des bancs au signal du chef de classe. Nous parlions entre nous d'un droitiste de l'école, mais il s'agissait d'un secret bien gardé, et personne ne savait qui c'était. Nous avons d'abord soupçonné un professeur de dessin à l'air toujours sombre et distant, qui lançait à tout le monde des regards hostiles. Son attitude ne cadrerait pas avec le socialisme. Ensuite, nous avons pensé à un garçon de salle, qui faisait des courbettes à tout le monde avec de grands sourires, comme s'il avait quelque chose à se faire pardonner. Puis nous nous sommes persuadés que c'était un prof de sciences naturelles, parce qu'il était méchant avec les élèves auxquels il lançait des bouts de craie à la figure. Nous pensions qu'une paire d'yeux coupables se cachait dans l'obscurité,

cela nous inquiétait. En ce temps-là, les droitistes étaient les pires ennemis. Les contre-révolutionnaires et les propriétaires terriens, liquidés avant notre naissance, ne subsistaient que dans certains textes de leçon et films d'espionnage. Finalement, quelqu'un dévoila la vérité : la droitiste était une prof de musique. Bonne pianiste, elle avait fière allure, toujours vêtue avec élégance, et se déplaçait toujours seule dans l'école avec l'air hautain ; elle n'avait pas d'ami parmi ses collègues. Elle n'était pas à sa place pour enseigner à l'école primaire, pas à sa place dans cette société, pourquoi était-elle devenue droitiste ? Plus tard, je me suis dit qu'elle avait peut-être refusé son affectation à la sortie de l'université. En effet, à ce moment-là, j'ai justement appris qu'au-dessus de chez nous habitait un jeune chômeur, cloîtré chez lui pour avoir refusé le poste qu'on lui avait attribué. Telles étaient les connaissances que j'avais peu à peu glanées sur les droitistes. Ils ne manifestaient ni regret ni volonté de s'amender, du moins en apparence ; ils s'obstinaient dans leurs convictions. Cependant, mon texte ayant besoin d'une démarche de repentance, je ne voulais pas qu'il fût trop banal. Voilà pourquoi j'ai carrément extrait le passage ci-dessous d'un roman de mon oncle : « Quand les enfants se sont tous levés au signal du chef de classe, il a compris qu'ils voulaient le réconforter et lui pardonner. »

Dans le village où j'avais intégré une brigade de production, on respectait les maîtres. La règle qui nous vient des anciens avait perduré : « Les parents élèvent et les maîtres éduquent. » Aussi le maître avait-il autant d'importance que les parents. Rendre des services au maître était dans l'ordre naturel des choses. Le logement de celui-ci était un pôle de culture, et le soir, tous les jeunes qui vénéraient le savoir se réunissaient dans sa chambre. Par la suite, quand nous autres, jeunes instruits,

avons été envoyés à la campagne, l'endroit où nous habitons est devenu un autre lieu de réunion qui a eu tendance à se substituer à celui du maître.

Je pense que l'école où enseignait mon oncle était un collège de la commune populaire qui, en plus des enfants du bourg, devait être fréquenté par des enfants de cadres politiques ou de familles plutôt aisées qui vivaient aux alentours. Comme ils n'avaient pas de tickets de céréales puisqu'ils venaient de la campagne et qu'ils n'avaient pas de grain à apporter pour l'échanger contre des tickets, ils venaient en général avec leur *mantou*, leur petit pain cuit à la vapeur, en farine de taro ou de sorgho, à l'abri dans un sac de toile. La plupart d'entre eux venaient à pied à l'école et repartaient le soir chez eux, ils devaient parcourir plusieurs dizaines de lis chaque jour. Ne restaient à l'école comme pensionnaires que les enfants du bourg et ceux des familles riches ; le soir, ils se retrouvaient souvent dans la chambre des maîtres ou maîtresses célibataires. C'est une des élèves qui est devenue par la suite la femme de mon oncle.

Une élève d'un bourg isolé qui tombe amoureuse d'un ancien droitiste venu de la ville, cela peut susciter bien des commentaires réjouis ou tristes. Cela sous-entend des amours entre une simple fille de la campagne et un homme de la société cultivée ; des liens entre une citoyenne libre et un coupable banni, évoquant l'histoire des insurgés de décembre de la Russie tsariste et leurs épouses ; c'était aussi des amours entre une jeune fille enracinée dans ce lieu et une espèce de vagabond venu d'ailleurs. Ces trois facettes de leurs relations mises ensemble permettent de souligner la profondeur de la nature humaine et le large arrière-plan social où se noue cette relation, avec un réalisme qui lui est propre et une sensibilité venue de la nuit des temps. Pareilles histoires, mon

oncle en a écrit, et même plusieurs fois. Ses récits émouvants, appréciés par tous, ont connu une large diffusion. Ils ont fait la renommée de mon oncle et lui ont valu le respect de nombreux jeunes lecteurs, amateurs de littérature ou non.

Le mariage de mon oncle suscita un grand intérêt et provoqua maintes rumeurs. Certains racontèrent que la jeune fille, emportée par la passion, alla frapper à la porte de mon oncle en pleine nuit, mais ce dernier, poursuivi par son passé de droitiste, se sentit obligé de dissimuler ses sentiments et de l'éconduire, le cœur déchiré. Cependant, la jeune fille, inébranlable, animée d'une sincérité à fendre les pierres, finit par arriver à ses fins malgré l'opposition des siens. D'autres rapportèrent tout le contraire : c'était le maître qui lui demandait de venir dans sa chambre pour lui donner des leçons particulières. Les jours de grand froid, elle ne pouvait même pas tenir le crayon et il lui réchauffait les mains dans les siennes. Selon une autre version, le maître voulait lui apprendre à jouer du *erhu* en l'aidant à rectifier la position des doigts. L'histoire la plus réaliste, c'est que la jeune fille n'était pas élève de mon oncle, mais la sœur aînée d'un de ses élèves auquel il apprenait à jouer du *erhu*. Pris de sympathie pour son maître, cet élève joua le rôle d'entremetteur et ainsi se fit le mariage. La jeune fille et son frère vivaient auprès de leur mère veuve dans un grand dénuement. Qu'un homme touchant un salaire régulier entre dans la famille, révélait les arrière-pensées intéressées de l'élève. A cette époque-là, vers 1963, rares dans le bourg étaient ceux qui savaient vraiment ce qu'était un droitiste, d'autant plus que l'étiquette lui ayant été enlevée, c'était comme si rien n'était jamais arrivé. Une fois marié, mon oncle fut traité comme un prince, la maisonnée était aux petits soins pour lui. Cette dernière version semble

vraisemblable, mais elle contient une certaine perfidie. Elle vise à effacer toutes les couleurs de cet épisode dans la vie de mon oncle, à le rendre insipide, bien loin de ce qu'en disent ses romans. Plus tard, quand la question de son divorce fit grand bruit, j'eus l'occasion d'entendre de sa propre bouche ce qu'il en avait vraiment été.

D'après les ragots sur les causes directes de son divorce, il y aurait eu une autre femme, mais une fois le divorce prononcé, il ne se remaria pas : cette calomnie tomba d'elle-même et se dissipa comme une traînée de poudre. Sa remarquable description de l'amour d'un jeune droitiste dans un de ses romans persuada tout le monde qu'il racontait sa propre histoire. Les lecteurs d'à présent considèrent volontiers que le héros d'un roman n'est autre que l'auteur. Tout le monde fut convaincu que, dans cette histoire d'amour romantique, mon oncle était le principal acteur, et le rideau baissé, on ne le laissa pas quitter son costume de scène. Il avait le choix entre continuer à jouer cette histoire d'amour en des temps difficiles pour satisfaire l'envie des spectateurs ou s'aliéner leur admiration en détruisant la pièce à succès. Il adopta d'abord la première solution, parce que c'était la plus facile, mais quand il perdit la bataille, il finit par se défilier et se fit haïr. Ses admirateurs s'estimèrent trompés, comme s'il n'assurait pas le service après-vente, et que, devenu célèbre, il abandonnait toute responsabilité, cela rappelait l'histoire égoïste de « qui détruit le pont après avoir franchi la rivière ». Cependant, la déception fit bientôt place à la curiosité. En effet, quoi de plus excitant que la nouvelle d'un divorce ? Sa notoriété s'accrut encore, et en l'espace d'une nuit, il devint la vedette de maintes anecdotes. Il assista à ce moment-là à un colloque d'écrivains. A l'époque, on sortait d'une rencontre pour assister à une autre sans interruption, c'était notre vie.

Inévitablement, à chaque rencontre, on lui posait des questions, surtout certaines femmes, dans l'espoir secret de figurer dans son prochain roman, même à titre de personnage secondaire. Ces femmes appartenaient à deux générations, elles avaient de dix-huit à quarante-cinq ans. Mon oncle déclara que son mariage était le fruit de conditions historiques particulières, il était marqué du sceau de l'époque ; d'un point de vue esthétique, peut-être était-il admirable, mais dans la réalité, il avait entraîné d'innombrables difficultés. Au temps où il était à la rue, son épouse l'avait recueilli et aidé, par son amour, à surmonter sa détresse physique et morale. Maintenant qu'il avait repris des forces, il allait quitter le foyer pour s'en aller vers son destin ; c'était, il est vrai, faire preuve d'ingratitude et renier ses engagements, mais laisser sa vitalité s'étioler aurait été encore plus injuste et inhumain. Ayant l'habitude de considérer toutes les héroïnes de ses romans comme sa femme, nous lui demandâmes ce que pensait son épouse de ce divorce. Voici ce qu'il nous répondit : « Tout ce qu'elle dit, c'est que lorsque quelqu'un est dans le malheur, il faut lui tendre la main, mais quand un avenir prometteur s'offre à lui, il faut lui rendre sa liberté. » Cette réponse nous laissa tout confus et pantois d'admiration. Nous étions convaincus que mon oncle n'avait franchi le pas qu'après de douloureuses hésitations, mais persuadés que son mariage avait été heureux, au moins à l'époque. Rien n'est éternel, tout évolue, et l'amour en particulier. C'est pourquoi je pense que leur vie commune fut telle que mon oncle la décrit dans ses romans. Mais les raisons du divorce ne sont pas aussi simples, et elles dépassent même ce qu'en pense mon oncle. Ce que j'en sais s'apparente à la psychologie. Cet élément psychologique joue dans toute l'histoire un rôle

de rappel du passé et d'annonce de l'avenir, mais maintenant, nous n'en sommes encore qu'au début.

Au printemps de leur deuxième année de mariage, un fils vint au monde. Ce fut une période paisible et heureuse pour mon oncle, mais en réalité, ce fut une merveilleuse illusion avant la catastrophe. Il avait semé des volubilis devant la maison et un carré de colza à l'arrière. La floraison du colza attira de singuliers petits papillons rose pâle. A la même époque se produisit un incident qui n'eut finalement pas de graves conséquences du fait de la confiance absolue et des profonds sentiments de son épouse à son égard, mais cela annonçait le malheur futur. Certains points de cette affaire furent à l'origine, l'année suivante, au début de la Révolution culturelle, d'un déluge de *dazibao* et d'écrits de dénonciation de mon oncle ; il y eut en outre dans son dossier une analyse politique, divulguée par le « droitiste passé à travers les mailles du filet ». Ce dernier colportait partout des calomnies sur les droitistes, à l'évidence parce que, selon le proverbe, « celui qui ne peut atteindre les raisins dit qu'ils sont trop verts ». Grâce à ses fonctions, il avait accès à des documents de première main, aussi ai-je eu parfois recours à lui. C'est une affaire dont mon oncle ne parlait jamais et qu'il n'a jamais relatée dans ses romans. Ce n'était peut-être rien d'autre qu'une calomnie ou un raconter, une de ces innombrables inventions sans fondement du temps de la Révolution culturelle. Cependant, c'est un élément capital pour mon histoire, sans lui, elle perdrait toute justification. C'est pourquoi je suis obligée de me servir de cet élément peut-être créé de toutes pièces, de ce minuscule incident, qui a tendance à dénaturer l'immense épreuve qu'il vécut en héros. Pourtant, cela rend sa douleur et son malheur bien réels, ce n'est pas simplement un ornement stylistique. Tel un clou qui

s'enfonce dans la chair, cet épisode se grava profondément dans son cœur.

J'imagine que c'était un soir d'été où les grillons chantaient dans les coins de murs. Mon oncle dit à sa femme : « Je vais faire un tour à l'école. » Et il s'en alla. Il devait avoir oublié quelque chose dans le bureau, sûrement une chose importante, sinon il n'aurait pas dû aller la chercher le soir ; il aurait attendu le lendemain matin. Pourtant, il ne donna pas d'explication à sa femme, il se contenta de lui dire avant de partir qu'il allait à l'école. L'établissement n'était pas loin de chez lui, il devait traverser un ruisseau souvent à sec, prendre un chemin bordé de maisons des deux côtés, avec des tournesols plantés dans les cours. C'était l'époque où les graines étaient mûres, sans doute la première ou la deuxième semaine des vacances, et le silence de la cour faisait résonner d'autant plus fort le chant des grillons. Il traversa le terrain de sport ombragé de peupliers sans entendre le moindre bruit. Peut-être remué par cette ambiance, il ne rechercha pas aussitôt ce qu'il était venu chercher, mais décrocha un *erhu*, et se mit à jouer un air mélancolique. Les voisins, entendant la musique, se dirent : « Ecoute ! Voilà encore le prof qui joue du *erhu* ! » Le morceau terminé, le silence revint. La lune s'était levée, et sa clarté faisait miroiter l'eau qui courait dans le ruisseau. Soudain, le silence fut brisé par une agitation confuse. Tout le monde s'inquiéta, pensant qu'il se passait quelque chose d'anormal quelque part dans le bourg. Les habitants sortirent de chez eux, observèrent le sol baigné de clair de lune, attendant de découvrir ce qui était arrivé ou qui allait arriver. Les plus impatients s'élancèrent dans toutes les directions. Le petit bourg toujours très calme avait développé une vigilance extrême, on y remarquait le moindre soupir anormal. On entendit alors un aboiement

aigu venant de l'école. Les habitants, tendus, s'alarmèrent ; ils avaient vu juste, il était arrivé quelque chose. Ils ne se trompaient jamais quand ils pressentaient quelque incident. On entendit un cri étouffé, puis une course en direction des aboiements, une foule de pas désordonnés donnant l'impression d'une troupe qui se rassemblait. Les hommes se précipitèrent ; les femmes sur le pas de leur porte, les enfants dans les bras, suivirent du regard les hommes qui s'éloignaient. On ne pouvait envahir un bourg comme celui-là sans une réaction commune des habitants se dressant comme autant de soldats. Tous convergeaient vers l'école dont la porte était ouverte. En un clin d'œil, le terrain de sport baigné de clair de lune fut noir de monde. Mon oncle était debout, étroitement encerclé par la foule. Le col de sa veste était déchiré et sa joue portait la marque d'une gifle. L'agrippant chacun par une épaule, deux hommes lui crachaient au visage. Il était livide, le regard affolé, les genoux flageolants, cherchant à parler, mais incapable de dire un mot. Les deux hommes, un jeune et un vieux, le poussaient en avant ; la foule leur ouvrit un passage entre deux murs d'hommes qui le regardaient fixement. Mon oncle, hébété, ignorait où on l'emmenait. Mal à l'aise devant cette foule qui avait les yeux rivés sur lui, il rougit et esquissa un sourire gêné qui déclencha de furieuses injures : « Regardez-moi ce fils de pute, il ose sourire, j'encule ses aïeux jusqu'à la huitième génération. » Sans que l'on sache qui commença, les enfants se mirent à lui jeter des pierres. Une pluie de pierres s'abattit sur lui, l'obligeant à baisser la tête. Mais saisi par l'humiliation, il se força à relever vivement la tête ; une pierre l'atteignit au front et son sang se mit à couler. Devant son visage ensanglanté, effrayant et pitoyable, la foule fit silence. On reconnut les deux hommes qui l'encadraient, le père

et le frère aîné d'une de ses élèves, une des jolies filles du bourg. D'après la coutume, elle avait atteint l'âge du mariage, mais telle une enfant gâtée, elle continuait par caprice à venir à l'école pour passer le temps. A ce moment-là, la jeune fille avait disparu, mais les événements de ce soir-là étaient clairs pour les habitants du bourg doués d'une prodigieuse imagination. Arrivé à la porte, le trio tourna en rond, car les deux hommes, l'air idiot, ne savaient plus quoi faire. Tandis qu'ils restaient là, embarrassés, quelqu'un se fraya un passage dans la foule, se précipita sur eux et flanqua deux gifles au père en criant : « Espèce de sale fils de pute ! »

C'était l'épouse du professeur. Après avoir giflé le père, elle se jeta sur le frère. Pris au dépourvu, les deux hommes lâchèrent le professeur. Sa femme l'attira vers elle et déchira aussitôt un pan de la chemise de son mari pour panser sa blessure. En un clin d'œil, il devint un héros blessé au combat. En trépigant, sa femme lança une salve d'insultes : « Tu te figures que ta fille est pucelle, mais en réalité c'est une petite pute qui s'y entend pour séduire les hommes, et vous l'ignorerez ? Si tu ne le sais pas, ajouta-t-elle perfidement, renseigne-toi. Ici, tous les hommes la connaissent, ta fille. Elle va les trouver à domicile, c'est une dévergondée, une renarde réincarnée, elle a dû être conçue dans un bordel ! » Ces injures horrifièrent l'assistance, tel un cataclysme. Sans crainte de ruiner la réputation d'une jeune fille à marier, elle lâcha un flot d'insultes parmi les plus blessantes et les plus ordurières. Décochée d'une voix stridente, chaque phrase faisait mouche. Elle se répandit en invectives pendant trois jours et trois nuits, campée devant la porte de la fille ou postée le jour du marché au carrefour le plus fréquenté. Elle écrasa l'adversaire par ses violentes diatribes, retourna la situation,